

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 87. — 26 Mars (7 Avril) 1857.

La poésie populaire en Grèce (*).

—*—

SENTIMENTS ET PASSIONS.

NOUS croyons avoir tracé assez distinctement les traits les plus marquants du caractère héroïque des temps modernes; nous pouvons à présent nous occuper des détails. Il ne nous reste plus qu'à mettre en évidence, au moyen de quelques exemples, d'autres traits moins prononcés de la figure du cephte. Nous remplirons ainsi le cadre de cette esquisse, ajournant à une autre occasion les développements historiques et littéraires que comporte la nature de ce sujet.

(*) Voir « le Spectateur de l'Orient » du 10]22 juin, 10]23 juillet, 25 juillet (6 août), 25 septembre (7 octobre), 10]22 décembre, 26 décembre 1856 (7 janvier 1857), et 26 janvier (7 février) 1857.

AMOUR.

Le brigand que Schiller a mis sur le théâtre est un personnage factice; création bâtarde qui répudie la société tandis qu'elle apporte dans la solitude, où elle se réfugie, une partie des vices de la vie sociale; figure de fantaisie, qui reflète les sentiments et l'ardente imagination de son créateur au lieu de refléter les couleurs de sa propre nature. L'incrédulité et l'ambition flagellent cette âme sceptique. Le brigand de Schiller s'en prend à l'ordre social uniquement parce que cet ordre ne peut satisfaire ses passions. Constantement en proie à un délire philosophique et sententieux, il est plus pervers lorsqu'il lutte avec ses remords que lorsqu'il s'abandonne aux fureurs de ses inclinations énergiques.

Le brigand grec, dans la manifestation de ses passions, n'est ni moraliste, ni sententieux, ni déclamateur furibond. Il n'est point philosophe en amour, si ce n'est comme dit Montaigne *imprémedité et fortuite*. Il est encore moins sujet à ces passions forcenées et volcaniques des Werther et des Jacopo Ortis, qui, d'après M^{me} de Staël, furent la cause d'un plus grand nombre de suicides que celui dont pourrait se vanter la plus belle femme de la terre. En somme, ou il ne sent point l'amour, ou bien son amour s'évapore en harmonies avec une pudique modestie, nous dirions presque avec une rougeur virginale.

La muse solitaire du clephte, muse champêtre et tant soit peu misanthropique, ne s'humilierait point jusqu'à apporter, à la manière des bergers, des fleurs et des tributs au temple de l'aveugle et ailé tout puissant dieu de la société. Les tendres regards, les expressions doucereuses, les confidences languissantes, les frémissements langoureux,

sont de l'algèbre pour cette poésie des montagnes. Cette poésie procure à l'âme, surtout après la lecture d'un drame moderne, un repos inattendu. On y respire l'air libre, l'air sain et balsamique de la montagne. Au fur et à mesure que vous vous élevez avec elle vers les régions des aigles et des neiges, vous éprouvez une sensation inexprimable de soulagement. Les passions qui, dans l'enceinte des villes et dans la plaine, appesantissaient votre esprit, s'allègent par degrés au milieu de la pureté du ciel, de la fraîcheur du paysage, du mystère de cette jeune nature qui vous entoure et de ces vastes horizons qui se révèlent à vous sur ces hauteurs. Cette poésie ne connaît ni cet *enthousiasme obligé* pour le clair de lune, pour les eaux limpides et douces, ni ces déclamations en faveur du sépulcre ou de la solitude, ni les maux de nerfs, les affections vaporeuses, les airs maniérés, rien enfin de ce cortège de la sensibilité affectée que les âmes fortes et bien constituées ont en dégoût et rejettent avec dédain. Sous le charme de ce nouveau spectacle, vous tournez un regard vers les villes bruyantes et vous vous demandez si la passion de l'amour, cette pierre angulaire de la littérature moderne, cette source d'où jaillissent des inspirations inépuisables, n'est pas dans son essence une espèce d'infirmité, une épidémie morale, engendrée dans l'impure atmosphère du foyer, une langueur produite par l'éducation molle et énermée de ce qu'on appelle le grand monde. La question est certainement des plus difficiles. Il n'en est pas moins vrai pourtant, que sur ces sommités majestueuses votre cœur s'abandonne à des sentiments plus purs et plus sereins, à des émotions d'outre nature. Vous aimez en cet endroit aussi: vous aimez parce que plus

la raison s'élève, plus le cœur est disposé à se laisser aller à des sentiments affectueux; mais l'objet de votre amour n'est point un être périssable et imparfait, un être fait à votre image; l'objet de votre amour est aussi vaste, aussi grandiose, et aussi immense que le tableau qui se déroule à vos yeux. L'abstraction, l'éternité, l'impersonnalité, ces attributs de Dieu, la patrie, la gloire, l'avenir, voilà les objets de vos pensées et de vos affections. Cherchez-en d'autres: vous n'en trouverez point. « Ce qu'il y a de sur, dit M. Edgar Quinet, (*) c'est que lorsque vous avez respiré en passant l'odeur fétide des villes ruinées par la conquête, quand vous avez roulé sous vos pieds ces ossements d'hommes mêlés au sable de la mer, ou ces têtes séparées de leurs cadavres sur l'herbe des prés, rien ne vous semble plus beau que le long fusil d'un pallicare, ses deux pistolets argentés, sa ceinture dorée, son yataghan dans son fourreau de bois. »

C'est à ce point de vue que les chastes et mystérieuses aspirations de la muse cypriote méritent d'être envisagées. Cette poésie lyrique, seule entre toutes, que nous sachions, s'est affranchie des chaînes dorées de l'amour domestique, pour camper, libre de tout lien, dans l'espace de l'amour impersonnel, dans le vaste domaine de Dieu et de la nation.

Denys Solomos, le poète le plus original de la Grèce moderne, a approfondi ce caractère singulier de la poésie nationale avec une subtilité exquise. Dans ses dernières productions, encore inédites, (**) il n'a point banni l'a-

(*) De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité.

(**) L'auteur de cette étude est honoré de l'intimité du grand poète, et il a le bonheur de connaître un nombre suffisant de ces productions pour ne

mour mutuel des sexes, mais il a donné à cette affection une teinte si estompée, si éthérée, si diaphane, qu'on a de la peine à se persuader que c'est là la même passion qui domine dans la littérature occidentale. S'il était permis d'entretenir le lecteur de sujets de livres qui ne sont pas encore livrés à la publicité, on pourrait apporter à l'appui de ce que nous venons de dire, les deux personnages de Marthe et de Krisange qui figurent dans le poème intitulé: *Missolonghi*, et qui sont inspirés simultanément par le patriotisme et par l'amour. Or la femme grecque étant d'une trempe toute particulière, le poète a su mettre en harmonie ces deux passions; il en est résulté une tendre modulation, un concert mélodieux d'images et d'affections, dont les beautés portent le cachet grec et ne rappellent aucun chef-d'œuvre des littératures étrangères.

RELIGION.

Ce serait trop exiger que de demander un esprit de

point trop regretter le retard qu'éprouve leur publication. Une imagination ardente, mais bridée par un art expérimenté et par un bon goût exquis; des passions dramatiques d'une spontanéité et d'un naturel admirables; un vif coloris dans les images, dans le style et dans la phraséologie; des portraits d'une ressemblance parfaite et ayant tous la couleur locale; une versification des plus harmonieuses, obtenue grâce à une longue élaboration, qui n'a rien de forcé, vu que l'usage en a fait une habitude; enfin une langue populaire, à la portée de toutes les classes des populations grecques, et incomparablement plus châtiée que celle des productions antérieures de Solomos: voilà les prérogatives de cette poésie qui a créé une nouvelle ère dans la littérature contemporaine.

Ceux qui ont dit que le poète était découragé à cause de la langue dont il s'est servi, semblent ne pas connaître la supériorité de Solomos en pareille matière; les critiques du jour n'empêchent point que ses chants ne soient répétés partout où la langue grecque se parle.

N. de la R. Depuis que ces lignes ont été écrites, le poète populaire de la Grèce moderne est mort. On s'occupe à publier ses œuvres posthumes.

charité éclairée, une mansuétude chrétienne à des gens rendus cruels par une persécution systématique, menacés à tout instant par le prosélytisme mahométan et abandonnés depuis longtemps aux doctrines primitives du catéchisme. La religion naturelle plus que la religion didactique guide le cephite dans sa moralité et dans l'exercice d'une profession créée par le despotisme et destinée à combattre l'anarchie par l'anarchie. Les dogmes fondamentaux du christianisme semblent infus dans son âme sans qu'il ait la conscience de leur influence sur ses actions, et peut-être sans qu'il soit informé de leur autorité divine. Les peuples orientaux ont une religion instinctive, une morale d'intuition, qui se manifeste par des signes plus lumineux que chez les peuples septentrionaux. L'orient est le berceau des religions; il s'ensuit que dans la poésie cephitique, on voit des traits d'humanité, de générosité et de tolérance qui ne se rencontrent point dans d'autres monuments de peuples se trouvant au même niveau d'ignorance. Quel est le chef-d'œuvre de l'Allemagne au moyen âge? on est d'accord de reconnaître comme tel les Niebelungen. Or les mœurs que peint ce poème sont plutôt païennes que chrétiennes. Pourtant, le christianisme y était enseigné depuis longtemps; il y était établi; mais le christianisme était venu en Allemagne des contrées lointaines: c'était une doctrine non indigène, née, il est vrai, spontanément, mais néanmoins imposée à ces peuples. Dès lors elle n'a point pénétré à l'intérieur; elle n'a point modifié la férocité, les inclinations de cruauté, les passions sauvages et farouches qui sont, pour ainsi dire, le nerf de cette terrible Iliade.

AMITIÉ.

A préjuger de la fraternité jurée sur l'Évangile par les membres de la même compagnie, usage commun aux Grecs et aux Slaves de l'Orient, le cephite serait naturellement préparé à deux nobles sentiments: à la reconnaissance et à l'amitié. Le capitaine de la bande appelle (dans les chants) ses pallikares, ses fils, ses enfants. « On a vu des pallikares, dit Fauriel, vouloir mourir avec leur chef, plutôt que de se sauver en l'abandonnant. On a vu, ce qui est plus frappant encore, dans des combats malheureux soutenus contre les Turcs par deux bandes réunies, un des deux capitaines se dévouer pour l'autre, sans y être tenu par le devoir, ni par l'honneur, mais entraîné par une sorte d'emportement magnanime, qui dans un péril commun, ne lui laissait voir que le péril d'autrui. »

(La suite prochainement).

Esquisse historique sur les Îles Ioniennes.

L'Orient a toujours excité l'attention de l'Occident. Tous les poètes ont chanté le ciel si pur de ses chaudes contrées, leur nature si pleine de poésie et de grandeur, leurs femmes si belles, aux yeux langoureux qui n'en finissent pas. Tous les états ont convoité ces pays dont la terre généreuse contient des mines inépuisables, donne des arbres séculaires et produit les plus grandes richesses du monde. Aussi, depuis longtemps, ce côté du globe

a-t-il le rare bonheur d'inspirer les écrits des littérateurs et le triste privilège de concentrer sur lui toutes les pensées des diplomates. Cependant les peuples de l'Orient se civilisent ou essaient de se civiliser; les hommes se comptent, et ceux qui sont d'une même origine se rapprochent et tendent à se réunir. Ce désir se manifeste surtout chez les Hellènes, qui ont été si injuriés et si calomniés, depuis trois ans, par ceux qui ont voulu les juger et les condamner, sans les connaître et sans vouloir se mettre à leur place pour se demander comment ils auraient agi eux-mêmes. Or, de toutes les contrées qui faisaient autrefois partie de la Grèce et qui aujourd'hui en sont détachées, il n'en est pas qui aient été et qui soient encore par leur langue, leur religion et leurs mœurs plus véritablement grecques que les îles Ioniennes. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de montrer à nos lecteurs par l'histoire, et à grands traits, combien les destinées de ces îles ont été inséparables de celles de la Grèce.

L'antique Grèce a dû à l'imagination ardente et à l'intelligence féconde de ses habitants d'avoir été un pays de poésie et de fiction. Il n'y a pas une autre nation dont les commencements, perdus dans la nuit des temps, soient arrivés jusqu'à nous sous la forme de fables empreintes d'un caractère plus gracieux et plus émouvant. Les îles Ioniennes appartiennent essentiellement à la Grèce sous ce premier point de vue. *Corfou*, ou *Coreyre*, dont le plus ancien nom fut *Drepanum*, était cette *Schérie* ou *Phéacia* dont Homère a tant de fois parlé dans son *Odyssée*. C'est là que naquit Phéax, fils de Neptune et de Coreyre, dont les descendants donnèrent le jour à Alcinoüs, Nausithoüs,

l'un des premiers rois et fondateurs de Coreyre, fut l'un des plus hardis navigateurs de son époque, et prit part à l'expédition de Jason pour la conquête de la toison d'or. Plus tard, le roi Alcinoüs donna la plus douce hospitalité à Ulysse jeté par les flots sur l'île des Théaciens, à sa sortie de l'île de Calypso. Y a-t-il quelque chose de plus naïf et de plus touchant que le récit d'Homère racontant l'amour inspiré par ce héros à la fille de ce prince, la belle Nausicaë? Peut-on n'être pas ému de la vertu de cette jeune fille qui se contenta d'accompagner de ses vœux et de ses larmes le guerrier fidèle à Pénélope?

Céphalonie fut appelée successivement *Samos*, *Epire noire*, *Tetrapolis*, *Mélana* et *Téléboë*. Elle tomba dans les mains du fameux roi de Thèbes, Amphitryon, qui épousa Alcémène et qui eut pour rival Jupiter. Ce prince eut pour successeur Céphale dont le nom fut donnée à l'île. *Céphallénie* fut conquise et réunie au royaume d'Ithaque par Ulysse, avant son départ pour la guerre de Troie, dans laquelle ces insulaires se conduisirent avec beaucoup de courage.

Ithaque, nommée anciennement *Théaki*, fut gouvernée par un des fils de Jupiter, Arcésius, frère de Laërte, qui donna le jour à Ulysse. Le royaume de ce dernier se composait d'Ithaque, de Céphallénie, de Zacynthe, de la petite île de Dulichium et de Nérîte. Tout le monde sait la gloire et les malheurs de ce prince, sage et valeureux entre tous les Grecs, et auquel ceux-ci durent la prise de la ville de Troie. Tous connaissent aussi les aventures du pieux Télémaque allant à la recherche de son père infortuné.

Sainte-Maure faisait autrefois partie du continent, sous le nom de *Nérîte*. C'est ainsi que l'appelle Homère, qui lui

donne le surnom de *puissante*. La ville de Nérite était alors la capitale de l'Acarmanie. Les écrivains sont tous d'accord pour dire que cette ancienne presqu'île a été détachée de la terre ferme par ses habitants. Elle est du reste fort connue sous le nom de *Leucas*, ou *Leucadia*. C'est de son promontoire que s'est jetée dans la mer Ionienne la poétique et passionnée Sapho, désespérée de ne pouvoir vaincre un amour qu'elle n'avait pas eu le bonheur d'inspirer à Phaon. Les Leucadiens construisirent à cet endroit, nommé le *saut de Leucade*, un temple d'Apollon qui jouit d'une grande célébrité.

Le premier nom de Zante fut *Hyrée*. Thucydide nous apprend que c'était une colonie des Achéens. Elle fut conquise par les Phrygiens, commandés par Zacynthus, fils de Dardanus. De ce roi lui vint le nom de Zacynthe. Les habitants de cette île se firent remarquer au siège de Troie. Ils s'emparèrent d'une partie de la Crète et fondèrent en Espagne une colonie appelée Sagonthe ou Zacantha.

Cérigo, autrefois Cythère, fut peuplée comme plusieurs autres endroits de la Grèce par les Phéniciens qui y furent conduits par Cythérus, fils de Phénix. Cette île était très fréquentée à cause du culte qu'on y rendait à Venus, née, suivant Hésiodé, dans ses environs, de l'écume de la mer et transportée là dans une conque marine. Paris et Hellène s'y réfugièrent et y élevèrent un temple à Venus Uranie. Cette île donna aussi asile à Egisthe, qui voulut se soustraire à la colère des Atrides. Lorsque Sparte devint florissante, elle conquiert Cythère et y envoya une colonie.

Telle est l'histoire des îles Ioniennes, tels sont leurs

rapports avec le reste de la Grèce pendant les temps fabuleux ou héroïques. Par cette courte esquisse, on voit que si l'origine de toutes ces îles n'est pas identique, elle n'en est pas moins réellement grecque. On voit également que si ces contrées n'ont pas été réunies toutes sous un même gouvernement, ce qui du reste était habituel, elles n'en ont pas moins pris une part toujours active et souvent brillante aux événements qui ont alors agité la Grèce. Les époques suivantes vont nous offrir une situation semblable.

Corcyre, qui était primitivement habitée par les Phéniciens, devint une colonie Corinthienne, après l'extinction de la race royale de Phéax, 703 ans avant J. Ch. Cette île fut donc liée à la Grèce d'une manière de plus en plus intime. L'Héraclidé Chersocrate, chef de cette colonie fut fait roi par les insulaires. Ils n'eurent pas à se repentir de leur choix, car ce prince augmenta considérablement leurs richesses et leur puissance. Ce fut sous son règne que les Corcyréens allèrent fonder sur la terre ferme une colonie, qui reçut le nom d'*Epidamne*, et qui, devenue plus tard un port assez important, s'appela *Dyrrachium* et en dernier lieu *Durazzo*. Nous verrons plus loin comment cette colonie fut le prétexte de la grande guerre du Peloponnèse.

Le fils de Chersocrate étant mort sans laisser d'enfants, Lycophon, fils du tyran de Corinthe Périandre, qui s'était retiré à Corcyre pour échapper à la cruauté de son père, fut placé sur le trône. C'était un bon souverain, les Corcyréens étaient aussi heureux avec lui qu'ils l'avaient été avec Chersocrate, lorsque, pour leur malheur, il se réconcilia avec son père et lui proposa d'échanger

leurs trônes. Les habitants de l'île, furieux de l'ingratitude de Lycophon et craignant avec raison la tyrannie de Périandre, donnèrent la mort à leur roi et adoptèrent le gouvernement républicain. Le prince de Corinthe, pour venger la mort de son fils, voulut alors faire subir la torture à trois cents Théaciens qui se trouvaient dans ses états. Ils furent sauvés par les Samiens; mais la guerre n'en fut pas moins déclarée entre Corcyre et Corinthe. Elle se termina, à la gloire des insulaires, par un combat naval, dans lequel leur adresse et leur courage l'emportèrent sur la supériorité numérique de leurs ennemis. La mort de Périandre rétablit la bonne harmonie entre son royaume et la république de Corcyre, au point que plus tard, 485 ans avant J. Ch., ils réunirent leurs forces pour aller au secours de Syracuse attaquée par le tyran de Géla, Hippocrate.

Nous sommes arrivés au temps de la lutte des Grecs contre les Perses. Les Corcyréens avaient alors une flotte et une armée considérables. Leur influence en Grèce s'était d'autant plus développée, qu'ils avaient figuré avec gloire à toutes les guerres qui avaient passionné le peuple. Cette autorité et ce passé leur faisaient un devoir de marcher avec le reste de la nation, pour repousser les nuées de barbares qui se précipitaient sur la patrie commune. Ils armèrent en effet soixante vaisseaux. Mais ces navires ne quittèrent pas les parages de Pylos et de Ténare, donnant pour motif de leur immobilité, que les vents Etésiens les empêchaient de doubler le cap Malée. Hérodote a prétendu que c'était là un vain prétexte, et que les Corcyréens voulaient tout simplement attendre la fin du combat pour se ranger du côté des vainqueurs. Cette suppo-

sition d'Hérodote a été admise comme un fait avéré par les historiens postérieurs à lui, qui n'ont pas trouvé de mots assez forts pour exprimer l'indignation que leur a fait éprouver une telle conduite. Il nous semble pourtant qu'en présence de l'impossibilité de vérifier le dire d'Hérodote, la raison défend d'accepter comme chose établie une croyance qui, en définitive, est en opposition manifeste avec tout le reste de l'histoire d'un pays. Le doute nous paraît d'autant plus naturel en cette occasion, que si Hérodote est un historien fort agréable, Thucydide, écrivain beaucoup plus sérieux, l'a accusé de mettre souvent son imagination à la place de la réalité. N'oublions pas d'ailleurs que lorsqu'Athènes persécuta Thémistocle qui l'avait sauvée, cet homme éminent trouva dans l'île, calomniée peut-être, un accueil aussi honorable pour ceux qui le donnaient que pour celui qui le recevait.

La puissance et les richesses de Corcyre excitèrent l'envie de Corinthe. Les habitants de cette ville furent surtout irrités de voir que la colonie, fière de sa force, cherchait à se rendre entièrement indépendante de sa métropole. Ainsi, les Corcyréens ne s'adressaient pas à celle-ci, comme les autres colonies, pour lui demander le feu sacré et le pontife chargé de présider à leurs fêtes. Cette discordance placée à côté de la rivalité de Sparte et d'Athènes enfanta la guerre du Péloponnèse qui fut si fatale à la Grèce. Triste et inévitable résultat de la constitution féodale du pays!

Le prétexte de la guerre ne fut pas difficile à trouver. Epidamne, l'une des colonies de Corcyre, était déchirée par des dissensions intestines. Un jour, le peuple chasse les riches; ceux-ci se réfugièrent chez les Talantiens, bar-

bares de l'Illyrie, qui attaquèrent la ville. Les habitants d'Épidamne allèrent alors demander des secours à leur métropole. Rejetés par elle, ils se tournèrent vers Corinthe, qui avait fourni le fondateur de leur colonie, suivant l'usage de ces temps-là (*). Les Corinthiens s'empressèrent d'envoyer aux Epidamniens ce que leur avaient refusé les Corcyréens. De leur côté, les exilés d'Épidamne se rendirent aussi à Corcyre et implorèrent sa protection, en faisant valoir leur origine et en montrant les tombeaux de leurs ancêtres. Lorsque les habitants de cette île apprirent que Corinthe s'était mêlée des affaires d'une de leur colonie, ils détachèrent 25 vaisseaux de leur flotte, qui en comprenait cent-vingt, et ils ordonnèrent aux Epidamniens de recevoir les bannis. Leur refus amena le siège de leur ville par 40 vaisseaux de Corcyre. Mais les Corinthiens armèrent 30 navires et eurent recours à leurs alliés et tous ceux qui redoutaient la puissance de Corcyre. Ils obtinrent par là, d'après Thucydide, de 40 à 50 autres navires, parmi lesquels il a cité quatre des Paliens de Céphallénie et dix des Leucadiens. Toute cette flotte se plaça devant Actium et offrit la bataille aux Corcyréens qui l'acceptèrent quoique bien inférieurs en nombre; et qui remportèrent une victoire complète. Ce triomphe amena la capitulation d'Épidamne, l'invasion de Leucade et de Céphallénie et l'incendie de Cyllène, ville et chantier des Eléens.

Les vaincus ne perdirent pas courage. Ils se firent de

(*) Lorsqu'une colonie fondait elle-même une colonie, elle était obligée de demander pour celle-ci un chef à sa métropole. C'est ainsi qu'Épidamne, colonie de Corcyre, reçut un fondateur de Corinthe, métropole de celle-ci.

nouveaux alliés et bientôt ils rassemblèrent une flotte plus nombreuse encore et mieux montée que la première. Les Corcyréens, qui jusque là étaient restés isolés et avaient soutenu seuls le choc de tous leurs ennemis, commencèrent aussi à se chercher des alliés. Ils envoyèrent aux Athéniens des députés dont l'éloquence, plus persuasive que celle des Corinthiens, leur acquit l'alliance défensive de la première ville de la Grèce. Les Athéniens n'osaient pas encore leur accorder une alliance offensive, pour ne pas rompre le traité qu'ils avaient avec le Péloponnèse. Ils ne tardèrent pas cependant à le faire, lorsqu'ils virent la flotte de Corcyréens, engagée devant Leucymne avec celle de leurs ennemis, finir par céder au nombre, après une résistance héroïque. Ils s'unirent à elle et firent tourner l'avantage de son côté. C'est ainsi que cette guerre mémorable envahissait insensiblement tout le pays.

Forieux de la réunion des Athéniens et des Corcyréens à Leucymne, les Corinthiens poussèrent les alliés d'Athènes à la révolte. Potidée et plusieurs autres villes tributaires de celle-ci se soulevèrent et reçurent des secours des Corinthiens. Mais les Athéniens armèrent une grande flotte qui vint mettre le siège devant Potidée. Les Corinthiens alors se firent crier que les habitants de l'Attique avaient rompu la paix et outragé les Péloponnésiens! Ils excitèrent les craintes de Lacédémone et firent convoquer dans cette ville l'assemblée générale de alliés. La guerre fut résolue, et la Grèce entière y prit part, séparée en deux camps. Du côté des Athéniens et des Corcyréens se rangèrent les habitants de Chio et de Lesbos qui fournirent des vaisseaux; les Zacynthiens, les Platéens, les Messéniens de Naupacte, presque tous les Acarnaniens, les Ca-

riens, les Doriens, les habitants de l'Hellespont, de la Thrace, des Cyclades et des autres îles de l'Orient situées entre Crète et le Péloponnèse, donnèrent de l'argent et des troupes. Les Lacédémoniens et les Corinthiens augmentèrent leur flotte de celles des habitants de Leucade, de Cythère, de Céphallénie, d'Ithaque, d'Ambracie, d'Elée, de Pellène, de Mégare et de Sicyone; les autres peuples du Péloponnèse, à l'exception des Argiens, les Anactoriens, les Béotiens, les Phocéens et les Locriens leur procurèrent de la cavalerie et de l'infanterie.

Il n'entre pas dans le plan que nous nous sommes proposé d'exposer ici, même succinctement, les événements de la guerre du Péloponnèse. Nous avons voulu seulement en indiquer les causes et dénombrer les peuples qui entrèrent dans la lutte, pour démontrer que les îles Ioniennes devaient être bien intimement liées à la Grèce, puisque leurs intérêts et leurs querelles passionnaient et divisaient la nation, presque à l'égal des intérêts et des querelles de Sparte et d'Athènes.

La bataille d'Aegos Potamos qui rendit les Lacédémoniens maîtres d'Athènes, n'eut pas des suites aussi funestes pour les îles Ioniennes, parce que les vainqueurs se tournèrent contre le roi de Perse qui les abandonnait. Corcyre demeura fidèle à son alliée opprimée, et lorsque Thrasybule rendit la liberté à Athènes, les Ioniens contribuèrent beaucoup à la nouvelle splendeur de cette ville. Les succès de Timothée exaspérèrent les Spartiates, qui résolurent de s'en venger sur les îles. Ils envoyèrent d'abord vingt-cinq vaisseaux commandés par Aristocrate à Zacynthe, qui fut prise et qui reçut un gouvernement aristocratique. Puis, ayant renforcé cette flotte de celles

de leurs alliées, et en ayant donné le commandement à Mnasippe, il lui ordonnèrent d'opérer une descente sur Corcyre. Mnasippe ravagea l'île et assiégea la ville. Mais les Athéniens firent partir Stésiclès avec 700 hommes, pour seconder les efforts des Corcyréens, et l'armée Lacédémonienne fut obligée de lever le siège. La guerre finit peu de temps après et les îles Ioniennes reconquirent leur pleine indépendance à l'exception de Cythère qui resta sous la domination de Sparte.

La nature remuante et généreuse des Ioniens ne leur permit pas de demeurer longtemps dans une complète tranquillité. Denys-le-jeune tyrannisait la Sicile; huit-cents habitants de Zacynthe allèrent le détroner. Un peu plus tard, Corcyre, Leucade et Corinthe envoyèrent aux Syracusains des troupes qui les aidèrent à chasser les Carthaginois. Mais ces guerres peu importantes ne troublèrent pas trop les îles et ne les empêchèrent pas d'acquérir une grande influence par le commerce et par la culture des lettres et des arts. Aussi, lorsqu'Aristote se vit obligé de fuir Athènes, pour ne pas subir le sort de Socrate, il choisit pour retraite Corcyre, et il y fit venir Alexandre, qui ne la quitta que pour monter sur le trône de Macédoine.

Cette île était donc calme et heureuse, lorsque de nombreux malheurs vinrent l'affliger. Agathocles, tyran de Syracuse, fit contre elle une expédition inattendue et s'en empara, avant que la Grèce pût songer à la secourir. Mais le joug étranger n'est jamais supporté par des Hellènes, quand des prodiges de valeur peuvent suffire pour les en débarrasser. Les insulaires, revenus de leur première surprise, chassèrent la garnison et redevinrent li-

bres. Agathocles allait de nouveau se rendre à Corcyre, lorsqu'il fut retenu en Sicile par plusieurs révoltes. Il transmit sa vengeance à son gendre Pyrrhus, auquel il ne donna en dot que ses prétendus droits sur cette île. Pyrrhus, après avoir succombé deux fois dans son entreprise, réussit dans une troisième attaque, qu'il sut faire pendant que la flotte Corcyréenne était devant Crète. Toutefois, sa conquête n'eut pas une durée plus longue que celle de son beau-père; l'héroïsme des vaincus obligea l'armée envahissante d'abandonner l'île une fois de plus.

Jusque là, la Grèce avait conservé son unité fédérative. Placée à la tête de la civilisation du monde connu, elle avait maintenu son indépendance et gardé son prestige, malgré quelques bouleversements intérieurs. Nous allons passer à une époque douloureuse pendant laquelle ce pays, convoité par un ennemi aussi fort que rusé, cessa de s'appartenir à lui-même. Les îles Ioniennes partagèrent son malheureux sort dans cette triste circonstance, comme elles avaient suivi sa fortune dans les périodes qui viennent d'être parcourues. Voici ce qui amena la domination romaine en Grèce.

Les Corcyréens avaient pour voisins les Illyriens, peuple ne vivant que de rapine et de brigandage. Environ 229 ans avant J. C., ces derniers ayant été repoussés devant Epidamne, attaquèrent Corcyre. La flotte insulaire offrit à leurs vaisseaux un combat qu'elle perdit. La ville fut alors forcée de se rendre et de recevoir une garnison commandée par Démétrius de Pharos. Pendant que ces faits avaient lieu, Corcyre et quelques autres états de la Grèce eurent la mauvaise pensée de s'adresser à Rome pour réprimer les courses des Illyriens. La nation qui

eu lutte avec une autre, appelle à son aide un peuple beaucoup plus puissant, commet une grande faute; car le peuple sauveur peut profiter de la reconnaissance qu'il inspire, pour dominer, à son tour, l'état qu'il a secouru. Il vaut mieux supporter pendant quelque temps l'oppression du premier conquérant, que de s'exposer aux bienfaits d'une autre nation plus forte. On est vraiment étonné que les Corcyréens aient appelé les Romains à leur secours, puisque leur patriotisme avait suffi pour repousser toutes les invasions précédentes. Aussi, nous ne serions pas surpris que cette mesure ait été provoquée par des traîtres payés par Rome. Cette supposition nous semble d'autant plus possible que, peu de temps après que le consul C. Fulvius, envoyé immédiatement de Rome à Corcyre, se fut présenté devant cette île, Démétrius de Pharos, corrompu et acheté par lui, s'empressa d'y faire entrer les Romains. Corcyre fut traitée par les Romains comme leur alliée, et l'Illyrie, bientôt entièrement conquise, fut conservée par eux, sauf une partie qui fut donnée à Démétrius en récompense de sa honteuse conduite.

Cependant la ligue Achéenne se formait et appelait la Grèce à la liberté. Aratus, nommé chef de la ligue, s'occupait à donner à tout le pays une organisation qui aurait arrêté les empiétements de Rome; il brisait la résistance des Etoliens et de Cléomène, roi de Sparte, avec l'aide des rois de Macédoine; il excitait enfin l'ambition de ces derniers pour l'opposer à celle des Romains. C'est ainsi que Philippe III forma avec Annibal une alliance qui mit leur ennemi commun à deux doigts de sa perte. Malheureusement Philippe, au lieu d'envahir l'Italie, afin

de seconder puissamment le général Carthaginois, s'amusa à assiéger Oricque, ville de l'Épire. Il laissa par là aux Romains le temps de se reconnaître et d'envoyer au secours des assiégés le consul Valerius Levinus. Les Macédoniens furent défaits et mis en fuite. En même temps les Romains corrompirent les chefs de la ligue Étolienne et obtinrent l'alliance de cette ligue. Ils surent aussi acquérir l'amitié d'Attale, roi de Pergame, et celle des Éléens, des Spartiates, et d'autres peuples de la Grèce. Néanmoins, Philippe vainquit les Étoliens et Sulpicius près de Corinthe, pendant que Philopœmen, qui venait de remplacer Aratus, se couvrait de gloire en combattant les autres partisans de Rome. Mais, au lieu de pousser avec vigueur une guerre si bien commencée, Philippe III fit tout-à-coup la paix, pour la rompre de nouveau et pour se faire battre à Cynocéphales. C'est après cette victoire que le consul Flamininus joua l'indigne comédie de proclamer aux jeux Isthmiques, la liberté de la Grèce.

Les Romains sentaient que le pays n'était pas assez affaibli pour souffrir patiemment leur domination. Ils suscitèrent des divisions entre les divers états de la Grèce, afin d'amener une nouvelle intervention de leur part, tout en ayant l'air de prêcher partout la paix. Ce qu'il y a de plus singulier, n'est qu'ils eurent le talent de persuader de leur bonne foi, même Philopœmen! Leurs manœuvres réussirent complètement. Nabis, tyran de Sparte, se révolta le premier et fut vaincu. Les Étoliens et leur allié Antiochus le suivirent bientôt après. Philopœmen vit alors son erreur et conduisit la ligue Achéenne de manière à écarter toute intervention de la part de Rome dans la Péninsule hellénique. Mais Rome effrayée lui

fit donner la mort. Puis, vint le tour de la Macédoine. Persée, son roi, vaincu par Paul Emile, suivit le char de triomphe du général vainqueur. A partir de ce moment, les Romains ne se gênèrent plus: l'Épire ravagée; 150,000 habitants réduits à la servitude; 70 villes détruites; 550 sénateurs étoliens mis à mort, une inquisition sévère établie en Grèce; les principaux citoyens de l'Achaïe, de l'Étolie et de la Béotie envoyés en Italie pour être jugés; telles sont les horreurs que Polybe, qui a partagé le sort de ces derniers, a reproché aux Romains.

La Macédoine se souleva aux premiers cris de guerre jetés par un de ses prétendants, qui se dit fils de Persée et qui fut fait roi sous le nom de Philippe. Ce roi, vainqueur d'abord, perdit ensuite une bataille et fut fait prisonnier. La Macédoine fut alors proclamée Province Romaine. En vain la ligue Achéenne voulut tenter un dernier effort; elle succomba dans la journée de Leucopetra, et le sauvage Mummius saccagea Corinthe et fit de la Grèce une province romaine. Athènes et les îles Cyclades échappèrent seules à cette désolation générale, et conservèrent leur liberté jusqu'au moment où la Grèce entière, s'étant soulevée avec Mithridate, fut vaincue par Sylla.

Les îles Ioniennes ne sont pas restées indifférentes spectatrices de toute cette lutte. Celles qui n'étaient pas comme Coreyre asservies par les Romains, sous le titre d'alliées, adoptèrent toujours le parti de la liberté. Les habitants de Zacynthe, d'Ithaque et de Céphallénie se distinguèrent d'une manière toute particulière lors de la guerre des Étoliens qui eut lieu après la défaite de Nabis; Samé, ville de Céphallénie, eut la gloire de résister la dernière, et d'arrêter longtemps les Romains devant ses

mars en ruines; Zacynthe prit les armes avec Persée. Lorsque la Grèce fut déclarée province Romaine, sous le nom d'Achaïe, les îles de Céphallénie, de Leucade, d'Ithaque, de Zacynthe et de Cythère en firent partie; Corcyre fut proclamée l'alliée de Rome, avec l'obligation de lui fournir des troupes et des vaisseaux.

On se tromperait étrangement si l'on croyait que la Grèce ait supporté tranquillement le joug de Rome. Les sentiments de la liberté et de l'amour de la patrie sont tellement inhérents à la nature de l'Hellène, que, quelque affaibli qu'il soit, dès qu'il voit la possibilité de se soulever contre son oppresseur, il se redresse avec un courage qui triomphe souvent de la force. Cette qualité, qui, à nos yeux, rachète bien des défauts, ne saurait être méconnue par personne, à moins de vouloir ignorer complètement l'histoire. C'est à elle que la Grèce doit d'avoir été comme le Phénix qui renaissait de ses cendres. Si cette passion pour la liberté a par fois entraîné ce pays à faire quelque imprudence, il faut reconnaître que, grâce à elle, cette nation est la seule des nations antiques qui subsiste aujourd'hui; l'empire Romain est tombé, et la Grèce qu'il avait soumise, a survécu. Aussi, pendant tout le temps de la domination romaine, la Grèce, en général, et les îles Ioniennes, en particulier, ont-elles saisi toutes les occasions de recouvrer leur indépendance. Elles ont pris part à toutes les grandes guerres civiles qui ont déchiré Rome, et la cause de la liberté a toujours été la leur. C'est ainsi que Pompée, Brutus et Antoine y ont trouvé d'utiles secours.

Traversons par la pensée toute la période de l'Empire Romain, pendant laquelle les Ioniens se firent remar-

quer par leur vaillant courage contre les Anglais, les Parthes et les Goths, et arrivons à l'époque de l'Empire Grec de Constantinople. Corcyre, alors très-florissante, était maîtresse de 139 lieues de territoire. Leucade, Prévésa, Durazzo, Butrinto, Fanari, Parga, Bastia, Antigonina et plusieurs villes encore étaient ses colonies tributaires. L'histoire parle peu des autres îles Ioniennes, qui firent aussi naturellement partie de l'Empire Grec et qui devinrent assez obscures. Pendant la décadence de l'Empire Grec, Corcyre se maintint ce qu'elle était; ses troupes se distinguèrent au dehors, et firent sentir plus d'une fois le poids de leurs armes aux Dalmates, aux Bulgares et aux Sarrasins.

Telle était la situation des îles Ioniennes, lorsque l'Empereur Emmanuel Comnène, qui avait plusieurs enfants, eut la pensée de laisser à chacun d'eux la souveraineté d'une partie de la Grèce. Ainsi fut formé, en 1182, le duché de Corfou, qui fut donné à Alexis avec la principauté de l'Épire. La conquête de Constantinople par les latins, qui eut lieu 20 ans plus tard, ne changea pas la position politique de Corfou; Michel 1^{er}, fils d'Alexis, conserva les états de son père, et le duché de Corfou continua à subsister jusqu'à la conquête de l'île par Charles d'Anjou, en 1271. Il n'en fut pas de même des autres îles Ioniennes; Céphallénie, Ithaque et Zante tombèrent entre les mains du prince de Tarente, Gallus; Leucade fut conquise par le comte de Tochis; Cérigo, enfin, appartint avec l'Achaïe au seigneur de Villehardouin.

Nous ne nous arrêterons pas à ces temps de désolation pendant lesquels les Empereurs de Constantinople souffraient le démembrement de leur Empire. Les Corfiotes

profitèrent des guerres intestines des Napolitains pour chasser leur garnison et se rendre libres. Mais ils prévirent que, dans l'état de faiblesse où était l'empire grec, ils ne pourraient pas demeurer long-temps indépendants à cette époque de faciles usurpations, alors que le monde entier permettait que les petits peuples devinssent la proie du premier conquérant qui les épouvantait; ils aimèrent mieux se donner un protecteur que de recevoir un maître. C'était, suivant nous, une faute de la même nature que celle qu'ils avaient commise précédemment en appelant les Romains à leur secours; car le protecteur devant être nécessairement plus fort que le protégé, rien ne peut l'empêcher de se changer en maître, lorsqu'il en a le désir. Or, ce maître est plus à craindre que le conquérant, parce que la conduite agressive de celui-ci révolte les vaincus et entretient chez eux l'esprit national, qui doit toujours finir par triompher de l'oppression; tandis que la politique hypocrite du premier corrompt et démoralise lentement les pays qu'il est censé protéger, et lui assure une domination qui, trop souvent, devient définitive. Les Corfiotes ne comprirent pas cette loi de l'humanité. Ils se donnèrent à la république de Venise, le 20 Mai 1386. Céphalonie, Ithaque et Zante avaient déjà été remises à Venise, depuis l'année 1350, par les Princes de Tarente, qui avaient tourné leurs vues vers Naples dont ils devinrent les souverains. Mais Venise avait cédé la souveraineté de ces trois îles à la famille de Tochis, qui la conserva pendant un siècle, jusqu'à leur conquête par les Turcs. L'île de Zante ne fut enlevée à la Turquie par les Vénitiens, qu'en 1482; Céphalonie ne fut conquise par eux qu'en 1499, et ils ne la gardèrent en vertu d'un

traité qu'en 1501; Leucade (Sainte-Maure) ne leur appartint qu'en 1684; Cérigo, enfin, ne tomba en leur pouvoir qu'en 1717.

L'établissement de la Suzeraineté de Venise sur Corfou et l'extension de la domination de cette république sur les autres îles Ioniennes sont, en réalité, les premiers faits qui aient sérieusement amené la séparation politique des Sept îles et de la Grèce, séparation qui est devenue durable par suite de la complète dissolution de l'Empire grec. Toutefois, il faut rendre aux Ioniens cette justice: c'est que, malgré cette scission politique, ils ont su conserver complètement en eux la nature hellénique, à travers les persécutions de toute sorte auxquelles ils ont été en butte. Sur ce point nous sommes en désaccord avec un auteur moderne recommandable, dont l'ouvrage a été analysé dans un des Numéros précédents du *Spectateur d'Orient*: nous voulons parler de *M. Herman Luntzi*. Dans son livre sur *l'État politique des îles Ioniennes sous la domination de Venise*, cet historien a soutenu que Venise a été fort tolérante, puis qu'elle n'a pas cherché à enlever aux Ioniens leurs privilèges. Cette opinion nous paraît plus ingénieuse qu'exacte. Nous pensons, quant à nous, que si le Sénat de Venise a agi ainsi, il n'a pas été inspiré par une philanthropie contraire à tous ses actes, mais par une politique adroite et astucieuse dont le principe est que la violence fait naître la résistance. Cette République a pris une voie plus détournée, celle qui est préférée par tous les gouvernements ambitieux, égoïstes et despotiques: elle a tâché de changer la langue des Ioniens et de les plonger dans la barbarie de l'ignorance. Si elle avait réussi dans cette œuvre, elle aurait détruit

en eux, d'une manière lente, mais certaine, tout sentiment de nationalité. Il faut louer les habitants des îles d'avoir lutté contre les efforts de leurs maîtres, en gardant précieusement dans le sein de la famille, la langue proscrite des actes et des discours publics, et en remplaçant l'éducation universitaire qu'on avait anéantie, par une instruction particulière soignée.

L'histoire nous montre que sous la domination Vénitienne, les Ioniens sont même restés Grecs jusqu'au point d'éprouver les antipathies indestructibles que les Hellènes ont dû ressentir. Ainsi, ils n'ont jamais pardonné aux Turcs le mal que ceux-ci ont fait à leur nation; chaque fois que l'occasion de leur faire la guerre s'est présentée, ils l'ont saisie avec bonheur. Qu'on ne dise pas qu'ils ont agi ainsi parce que la politique de Venise l'exigeait; car il suffit, pour prouver que cette idée n'est pas juste, de rappeler que cette république a été en lutte avec d'autres peuples que les Turcs et que si l'histoire a beaucoup parlé de l'enthousiasme avec lequel les Ioniens ont combattu les Ottomans, et des nombreux succès qu'ils ont remportés sur ces derniers, elle ne nous a pas dit qu'ils aient pris une part active aux autres guerres que Venise eut à soutenir. N'ayant pas à écrire ici une histoire détaillée des îles Ioniennes, mais seulement une esquisse historique, nous ne devons pas songer à exposer toutes les circonstances dans lesquelles les habitants de ces îles se sont trouvés en présence des Turcs; nous nous bornerons à indiquer les principales, afin de prouver le fait que nous venons de poser.

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, ce monarque ayant fait dévaster la Grèce ordonna à dix-

mille Turcs d'aller assiéger Batrinto. Les assiégeants durent se retirer devant une poignée de Corfiotes qui avaient volé au secours de leur colonie. Les Ottomans furieux se jetèrent alors sur l'île de Corfou; mais une fuite rapide put seule les soustraire à la juste vengeance des insulaires. Près de cent ans après, en 1536, le farouche Soliman II, qui avait fait trembler l'Europe entière, vint à son tour mettre le siège devant Corfou avec des forces redoutables. Les cruautés et les désastres indescriptibles commis dans les campagnes de l'île par sa sauvage armée, inspirèrent aux habitants de la ville la plus vive indignation et la plus noble ardeur. En vain le sultan fit diriger contre leurs murailles les efforts de quatre batteries qui tonnaient d'une manière effrayante; en vain, désespérant du succès, il se mêla avec ses deux fils à ses barbares soldats: le courage des Corfiotes vint à bout de tout. Contraint de se retirer honteusement, Soliman brûla, pilla et saccagea le reste de l'île, et emmena sur ses vaisseaux 16,000 captifs et captives qui n'avaient pas pu se jeter dans la ville. Vers le milieu du 17^e siècle, les Turcs abordèrent dans l'île de Candie pour s'en emparer. Leur entreprise s'accomplit malheureusement avec succès; mais ce ne fut pas sans avoir éprouvé une fois de plus la vaillance des Corfiotes, des Cephallènes et des Zantiotes. Ces exemples suffisent pour démontrer que les Ioniens n'ont pas oublié que les Turcs étaient les plus cruels ennemis du peuple Grec, et qu'ils n'ont cessé de les combattre toujours avec valeur et souvent avec bonheur.

Telle est l'histoire très-rapidement exposée de l'union politique des îles Ioniennes et de la Grèce. Au lieu de nous arrêter à la domination de Venise, nous pourrions

peut-être aller plus loin et montrer comment, le général Bonaparte ayant renversé cette orgueilleuse république, les Ioniens ont reçu les Français comme des libérateurs; nous pourrions ensuite indiquer comment, lors de la chute de Napoléon, quelques habitants de Zante et de Céphalonie s'étant adressés au cabinet de Saint-James, la Grande-Bretagne a obtenu le protectorat des sept îles, après s'être emparée de vive force de Corfou, qui aimait mieux demeurer sous la protection de la France; nous pourrions enfin dire quelques mots des événements qui se sont accomplis aux îles Ioniennes dans ces dernières années, et prouver que leurs habitants n'ont pas cessé de conserver le désir de se réunir à la Grèce, puisque ce vœu a été manifesté même dans leur Parlement. Mais ces faits sont trop rapprochés de nous pour que nous puissions posséder tous les éléments de ces questions si délicates. Quel serait d'ailleurs l'homme assez présomptueux pour affirmer que ces questions ont reçu une solution définitive, et que l'époque actuelle, qui a déjà vu s'opérer tant de variations dans les gouvernements et dans les situations politiques des états de l'Europe, ne nous réserve pas des changements plus grands encore et de nature à exercer une énorme influence sur les destinées des îles Ioniennes et même de tout l'Orient? Mieux vaut par conséquent suspendre son jugement, et attendre les leçons de l'avenir.

N. DAM.

Résumé de la Situation.

—ooo—

Les dernières difficultés que traînait après elle la guerre d'Orient, s'évanouissent successivement devant l'action in-

cessante de la diplomatie européenne. La nouvelle délimitation de la Bessarabie est terminée; l'évacuation des principautés doit être accomplie à l'heure qu'il est; enfin les vaisseaux anglais viennent de quitter le Bosphore. Deux points restent encore en suspens: l'organisation définitive des principautés et la rectification de la frontière asiatique; mais dans ces questions, rien ne semble pouvoir donner lieu à des complications sérieuses. Tout présage au contraire qu'elles aboutiront à une solution pacifique, solution d'ailleurs qui, quelle qu'elle soit, n'est pas de nature à influencer fortement la situation intérieure de l'empire ottoman.

La guerre d'Orient peut dès lors être considérée comme définitivement close; et si elle n'a été faite que pour obtenir la paix, on peut ajouter qu'elle a parfaitement atteint son but. Il semble pourtant que la paix devait être obtenue à certaines conditions, et que la principale de ces conditions, était de soustraire l'empire ottoman à l'action exclusive, à l'influence sans partage d'une seule puissance, pour la placer sous la garantie collective de l'Europe. On a voulu amener la Russie à renoncer à son ascendant au profit du monde civilisé tout entier, on n'a pas entendu faire succéder à cette ancienne prépondérance, une prépondérance nouvelle également absorbante, car c'était déplacer la question, et ne pas la résoudre. Pendant toute la durée de la guerre, les déclarations officielles étaient unanimes sur ce point; auquel le traité du 30 Mars est venu donner une dernière et définitive consécration.

Cependant ce principe de l'action collective de l'Europe est loin d'avoir reçu son application à Constantinople. Nous n'apprendrons sans doute rien à personne en disant que ce n'est pas encore l'Europe, et que ce n'est plus la Turquie qui règne en Turquie; depuis un an surtout, l'Angleterre y domine en souveraine absolue. Politique, administration, finances, tout est concentré entre les mains habiles et puissantes de lord Stafford Canning. Nous n'entrerons point dans les détails compliqués des intrigues qui ont amené au pouvoir Reschid-Pacha; ce qu'il y a de plus clair et surtout de plus sérieux dans ce revirement ministériel, ce sont les actes

mêmes qui n'ont pas cessé de marquer toute l'administration du grand vèzir. Après avoir mis de côté la Banque véritablement nationale qui était en train de se constituer à Constantinople, il vient d'y établir une *Banque Anglaise*, qui, sous le titre fictif de *Banque de Turquie*, mais en réalité placée sous la protection Britannique, finira par devenir l'arbitre de toute la situation financière de l'empire. Au premier moment de l'insolvabilité du trésor ottoman, l'ambassade anglaise ne manquera sans doute pas de procéder à la nomination d'un *comité permanent* chargé de veiller à une meilleure gestion des ressources de l'état. Bientôt aussi la Roumélie, l'Asie Mineure, la Syrie seront traversées par des *railways*, qui sont tous les jours concédés à des compagnies anglaises. La propriété, la direction, la police de ces voies ferrées seront entre les mains des Anglais; il s'en suivra une nouvelle espèce d'occupation qui, en s'enracinant dans le pays, du Danube à l'Euphrate, et en se mêlant à tous ses intérêts matériels et moraux, deviendra bien autrement dangereuse que la présence prolongée de quelques vaisseaux anglais dans le Bosphore, qui donnait naguère encore tant de soucis à la diplomatie européenne.

Telle est le chemin qu'a parcouru en Orient l'influence britannique, dans le court espace de quelques mois. Les autres puissances se tiennent à l'écart, en laissant le champ libre à cette prise de possession par les capitans anglais. On conçoit du reste que la Russie se résigne à s'effacer pendant quelque temps encore à la suite de la situation qui lui a été faite par les chances de la guerre. De leur côté la Prusse, qui ne s'était pas départie de sa neutralité, et l'Autriche qui, pour toute coopération à l'expédition de Crimée s'était bornée à faire faire une promenade militaire à un de ses corps d'armée, peuvent également ne pas se sentir trop le droit ni le pouvoir de faire front à la politique d'un des principaux acteurs du drame qui a abouti au traité de 30 Mars. Mais ce qui est un sujet de profond étonnement pour les chrétiens de l'Orient, c'est la position à laquelle ils voient réduite la France. On se demande comment elle a pu abdiquer tous les droits que lui donnaient et les immortels succès de son

armée d'Orient, et cette présidence du congrès de la paix qui lui fut dévolue par l'acclamation unanime de l'Europe. Car, sauf une certaine protection qu'elle fait valoir en faveur du catholicisme, sur le terrain proprement politique, la France aussi semble se contenter du second rang depuis la paix, elle qui pourtant avait brillé au premier pendant la guerre, elle qui sauva l'armée anglaise dans la sanglante mêlée d'Inkermaun, elle qui fit décidément pencher la balance par la prise de la tour Malakoff.

En effet, tandis que l'Angleterre ne cesse de travailler, on l'a vu avec quel bonheur, à s'approprier tous les intérêts matériels en Turquie, se frayant ainsi les voies à une domination positive dans ces pays, l'action de la France ne s'y fait sentir que par le patronage qu'elle accorde à quelques établissemens religieux qui, sous prétexte de l'éducation de la jeunesse, s'amuse à faire du prosélytisme catholique. Il nous est vraiment impossible de croire que ce soit là le dernier mot de la politique française en Orient; s'il en était ainsi, elle s'y préparerait les plus tristes mécomptes. Le catholicisme, une expérience de dix siècles ne l'a que trop bien prouvé, ne pourra jamais gagner du terrain chez nous; sous ce rapport, il est plus impuissant encore que le protestantisme lui-même; car celui-ci pourrait peut-être éblouir parfois par le prestige de son principe du libre examen, quelques intelligences impatientes du joug de l'autorité salutaire qui fait le fond de la religion grecque. Mais le dogme catholique n'étant séparé du nôtre que par certaines nuances à peu près imperceptibles, se résume aux yeux des chrétiens de l'Orient dans la reconnaissance de la suprématie du Pape. Or, reconnaître la suprématie du Pape, c'est pour les chrétiens de ces pays reconnaître un chef étranger de la religion, c'est dénationaliser l'Église. Jamais Grec, ayant la moindre foi dans les destinées de sa race, ne commettra ce crime de lèse-nationalité encore plus que de lèse-religion. Aussi tous ces essais de prosélytisme, sans amener un seul adepte sérieux dans le giron de l'Église catholique, ne feront que propager, parmi les populations chrétiennes de l'Orient, des sentimens de défiance d'autant plus déplorable, que c'est la France qui en sera l'objet.

La France pourtant, quand elle l'aura voulu, pourra jouer un beau rôle en Orient. Si, en matière de religion il lui est impossible de contre-balancer l'influence naturelle et légitime que la Russie finira toujours par exercer dans ces contrées; si, dans l'ordre des intérêts matériels, il lui est difficile de lutter contre les ressources, la ténacité et l'habileté que sait y déployer l'Angleterre, la France n'a qu'à prendre et à garder la première place par la protection puissante qu'elle peut accorder aux intérêts politiques des chrétiens de l'Orient. Le *hat*, promulgué il y a plus d'un an, est resté depuis lors à l'état de lettre morte; de tous les principes qu'il a consacrés, de toutes les promesses qu'il a données, il n'y en a pas une qui ait reçu un commencement d'exécution. Que la France élève la voix; qu'elle insiste sur la réalisation des nouveaux droits accordés par la Porte à ses sujets chrétiens, aussi bien que sur le respect dû à leurs anciens privilèges et à leurs anciennes immunités; qu'elle s'entoure d'ailleurs de toutes les lumières du pays pour voir ce qu'il y aurait à ajouter, à retrancher ou à modifier dans l'acte du 6/18 février; qu'elle couronne surtout son œuvre en faisant établir à Constantinople, à côté du gouvernement de la Porte, et tout à côté aussi des représentans des puissances, un conseil permanent de notabilités chrétiennes et chargé spécialement de veiller à la stricte exécution du nouvel ordre de choses; que la France, en un mot, fasse que l'égalité des droits devienne une vérité pour les chrétiens de la Turquie, et elle aura ainsi travaillé à l'avancement de la régénération de l'Orient beaucoup plus que tout les chemins de fer et toutes les Banques du monde.

P.

— Dans sa prochaine livraison, le *Spectateur de l'Orient* compte publier un travail sur toutes les améliorations d'un intérêt purement matériel qu'on essaie d'introduire dans ce moment-ci en Turquie, et spécialement sur la question de la colonisation des terres incultes de l'empire.